

François de BEAULIEU, *Vacances en Bretagne 1815-1965*, Morlaix, Skol Vreizh, 2017, 135 p.

Voilà un ouvrage qui se feuillette et se lit avec plaisir. L'intérêt de ce beau livre tient d'abord à la très riche iconographie, en noir et blanc et en couleurs, qui sert de support au texte : 255 photographies, affiches, dessins, publicités, guides de voyages, cartes. Plus de la moitié de ces documents sont inédits. L'auteur a fait appel à sa collection personnelle et à la très riche collection de Marthe Le Clech, aussi qu'aux collections publiques, notamment celles du Musée de Bretagne à Rennes. Insérées dans le corps du texte qu'elles complètent, toutes ces images sont soigneusement légendées. L'ouvrage embrasse 150 années de séjours et de vacances en Bretagne, une région qui attire ses premiers touristes britanniques, de véritables pionniers, à partir de 1815. Toute une kyrielle de récits de voyages et de guides touristiques publiés en Grande-Bretagne donnent à voir ces Bretons en *bragou braz*. Dans la foulée, les *Guides Joanne* publiés chez Hachette (le premier en 1861) ou les *Guides Conty* (1867) s'adressent à un public français. Des extraits de différentes éditions nourrissent plusieurs éclairages thématiques du livre de François de Beaulieu.

Les Britanniques sont suivis tout au long du XIX^e siècle par des marcheurs et autres voyageurs français, eux aussi en mal d'exotisme, de folklore celtique et de paysages : écrivains connus comme Gérard de Nerval dès 1833, Victor Hugo (1834) qui en fait vient renouer avec sa maîtresse Juliette Drouet retirée à Saint-Renan, Stendhal (1837), Prosper Mérimée (1835), mais aussi Gustave Flaubert et Maxime du Camp dont les écrits sont plus connus, puis plus tard Guy de Maupassant et Émile Zola. Tous forgent une certaine représentation de la Bretagne qu'ils ont parcourue à pied, en diligence ou en train à partir du Second Empire. Mais F. de Beaulieu a aussi exhumé des récits de voyageurs méconnus comme Fortuné de Boisgobey ou d'écrivains oubliés.

Mais ce n'est pas un livre d'images de plus sur la Bretagne et ses plages comme on en compte tant, collections de cartes postales ou photographies du littoral, car F. de Beaulieu a travaillé son sujet en croisant des sources originales, des références littéraires et les travaux universitaires sur l'histoire du tourisme et des vacances, voire des souvenirs d'enfance. Les limites chronologiques de ses vacances armoricaines vont de 1815 à 1965, c'est-à-dire le moment où le tourisme de masse s'impose avec la voiture individuelle. D'ailleurs, une série de photographies de Charles Barmay du début des années 1960 illustre les embouteillages à Rennes, la porte d'accès avec Nantes aux plages bretonnes.

L'auteur montre d'abord comment la révolution des transports, surtout à partir de l'arrivée du train dans les grandes villes, puis dans les plus petites villes, contribue à l'essor du tourisme sur les côtes favorisant la naissance puis le développement de stations balnéaires. Les liaisons maritimes avec l'Angleterre, notamment par Saint-Malo, y ont joué aussi leur rôle. Tous les moyens de transport, collectifs ou individuels dont la bicyclette et même le tricycle, sont utilisés pour découvrir la région. En

1892, le *Guide vélocipédique régional* consacré à la Bretagne propose de le faire en quarante-deux jours. Alfred Satie, le père du compositeur, relate son périple de 1890 en feuilleton dans *Le Véloce-sport, organe de la vélocipédie française et étrangère*. Il va sans dire que les milieux populaires ne sont pas concernés par ce type de loisirs.

La mode de l'hydrothérapie et de la balnéothérapie dans les milieux aisés est à l'origine du développement, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des deux grandes stations : Le Croisic et Dinard. La seconde est mise à la mode par les aristocrates anglais débarqués à Saint-Malo. Dans la presqu'île de Crozon, Morgat attire aussi. La fréquentation de ces stations balnéaires prestigieuses à un effet d'entraînement sur les petites cités voisines qui vont attirer un public moins riche et bon nombre d'artistes et de peintres. Promoteurs et entrepreneurs flairent les bonnes affaires : lotissements, hôtels, villas sortent de terre de manière parfois anarchique, donnant naissance, à partir de dunes, à de grandes stations comme La Baule. Jusqu'en 1914, la « saison » à Dinard alimente la rubrique mondaine ; « la reine » Émilie Hughes-Hallett donne de grandes fêtes dans sa villa. Publiée en 1925 et 1926, la feuille *Plages d'Émeraude*, avec des articles en anglais, liste les célébrités présentes et relate les mondanités. Car, partout, les casinos qui ont « poussé » le long des plages déplacent les estivants. Apparus peu avant la Grande guerre, les syndicats d'initiative s'efforcent d'attirer et de garder ces vacanciers parisiens et étrangers qui participent à l'enrichissement du pays. On part aussi en excursion vers des lieux remarquables de l'Argoat comme les chaos rocheux du Huelgoat ou du Faouët. Durant les Années folles, on relance de plus belle les stations balnéaires ; on en développe certaines comme La Baule et on tente même d'en inventer de nouvelles, comme celle de Sables-d'Or-les-Pins, près d'Erquy, qui monte en puissance de 1925 à 1929. Mais la crise de 1929, en ruinant ses deux promoteurs, va mettre fin aux espoirs de concurrencer Dinard, voire la Côte d'Azur, laissant une ville inachevée. Après 1945, les Britanniques ne revinrent pas. Le Front populaire ouvre la voie à un tourisme populaire, mais quand on revient au pays qu'on a dû quitter pour aller chercher du travail, c'est d'abord pour séjourner dans sa famille ou dans des petits hôtels peu onéreux.

F. de Beaulieu traite des nombreux aspects en lien avec les vacances et leur évolution comme le séjour à la plage où on se montre longtemps en costume de ville, la technique de la baignade, la mode dont celle des maillots de bains, les activités nautiques en particulier les régates qui opposent riches plaisanciers et pêcheurs locaux. La pêche à pied et les jeux, dont le tennis, constituent des passe-temps tout comme les plaisirs de la table pour ces familles bourgeoises, parisiennes ou des métropoles voisines, de Rennes, de Nantes ou de Brest, qui ont acquis des villas sur la côte. Ces touristes et vacanciers aisés ne dédaignent pas de se mêler au peuple en assistant aux fêtes sacrées – les pardons comme celui de Sainte-Anne-la-Palud, la grande troménie de Locronan – ou profanes. Quoi qu'il en soit, les vacances en Bretagne ne laissent jamais indifférents, même si pendant longtemps elles sont restées l'apanage des classes aisées. On en rapporte des souvenirs plein la tête mais

aussi des bibelots, cartes postales, photos et souvent on y revient l'année suivante quand on possède une résidence secondaire.

F. de Beaulieu nous donne un livre richement documenté sur le temps des vacances, qui fait la part belle au XIX^e siècle et à l'avant 1914. Mais curieusement, le temps des guerres et des reconstructions n'est guère évoqué si ce n'est une photographie de propagande de soldats allemands en 1941 regardant les napperons de « Bigoudènes avenantes », p. 115. Sa localisation à Dinard interroge. Pourtant, ces « touristes » allemands d'un genre un peu particulier ont occupé bon nombre d'hôtels, de villas et de lieux de villégiature durant la Seconde Guerre mondiale. Et on aurait aimé en savoir un peu plus sur la légende de cette photo qui affirme que les deux guerres mondiales n'avaient pas marqué « un arrêt des activités touristiques », ajoutant : « il a même été montré que le littoral avait vu sa fréquentation s'accroître au fil des années ». La multiplication des chantiers allemands du Mur de l'Atlantique, la surveillance renforcée des côtes et le minage des plages permettent d'en douter.

Christian BOUGEARD

Jean-François BOTREL, *Rennes-sur-Vilaine, la Société des régates rennaises – du canotage à l'aviron pour tous 1867-2017*, Rennes, 2017, Société des régates rennaises-Aviron, 402 p.

L'ouvrage de Jean-François Botrel intéressera les historiens et amateurs d'histoire, bien au-delà des membres de la Société des Régates rennaises (SRR) ou des passionnés de sports nautiques. L'auteur, professeur émérite de langues et culture hispaniques, président honoraire de l'université de Rennes 2, ancien recteur d'académie et, depuis 1952, membre de la SRR qu'il a présidée de 2009 à 2012, nous offre avec ce livre l'exemple de ce que l'historiographie locale peut produire de meilleur dès lors qu'elle ne se cantonne pas à l'érudition ou à l'anecdotisme.

Cette histoire de la doyenne des associations sportives rennaises paraît à l'occasion du cent-cinquantième de la société, fondée en 1867. Elle se revendique à juste titre de la « micro-histoire », cette approche historique « au ras du sol » qui, à partir d'objets d'analyse de taille limitée, veut produire des effets de connaissance à plus grande échelle. L'observation de cette microsociété locale sur le long terme offre ainsi des perspectives sur l'histoire de la sociabilité, l'évolution des activités sportives et de loisirs ou le rapport de la ville à l'eau. La contextualisation des temps forts de l'association, de sa fondation aux interrogations actuelles sur son avenir, éclaire ses métamorphoses successives sous l'effet des événements qui modifient sa taille, sa composition ou ses pratiques. Le recours à l'abondant fonds documentaire de la SRR conservé aux Archives municipales de Rennes, complété par des sources privées, des témoignages et la consultation de la presse locale ou nationale, notamment la revue *L'Aviron*, apporte à l'analyse une information vaste et détaillée.